

# tracés

Revue de Sciences humaines

## À quoi servent les sciences humaines (II)

Sciences sociales et  
monde de l'entreprise  
À quoi sert la géographie ?

2010 | **hors-série**

# Comment se sert-on de la géographie ?

MARTIN VANIER

« À quoi sert la géographie ? », (se) demandent les jeunes organisateurs de la journée d'étude et les éditeurs scientifiques de ce numéro hors-série. Ce à quoi, de prime abord, les géographes (les moins jeunes) invités à y contribuer ont pu être tentés de répondre : à quoi sert de poser encore la question ? Personne n'a oublié le motif vigoureux de la question posée à la géographie dans les années 1970 par Yves Lacoste (1976) : la géographie sert d'abord à faire la guerre. Depuis ce temps, on peut espérer que la réponse a évolué, avec le motif. Mais la question ? Qu'est-ce qui justifie son retour perpétuel, voire son effet de fascination sur de jeunes géographes des années 2010 ? Il n'est certes jamais mauvais de se demander à quoi l'on sert. Pour autant, nous ne sommes pas assaillis, ces temps-ci, par des journées d'étude intitulées « À quoi sert la médecine ? », « À quoi sert l'astrophysique ? », ni même « À quoi sert l'économie ? » (laquelle mériterait pourtant bien une mise à plat de temps en temps).

Risquons l'avis selon lequel cette lancinante question posée à notre discipline est en réalité posée à l'académie qui s'en considère la gardienne, en entendant par là le monde universitaire relativement restreint qui gouverne sa propre reproduction, et celui de l'enseignement secondaire dont le premier est moralement le tuteur. Belle question de sociologie des organisations qui pourrait au fond n'avoir qu'un rapport assez vague avec la géographie comme champ de savoirs scientifiques et/ou opérationnels.

D'où l'intérêt paradoxal de poser cette question à ceux qui ne se la posent plus : des géographes, universitaires, produits par l'académie (agrégation, thèse, HDR, etc.), mais qui pour des raisons variées s'en sont un peu éloignés au profit du métier d'expertise et de conseil, lequel procède d'une certaine capacité de certification, sinon de certitude, plutôt que d'une culture du doute existentiel.

Ayant fait ce pas vers l'expertise et le conseil au cours des années 2000, d'abord en professionnel indépendant, puis comme salarié de la coopérative conseil Acadie (fondée, au début des années 1980, par des anciens élèves d'Yves Lacoste appartenant à la mouvance de la revue *Hérodote*, dont Daniel Béhar, son directeur depuis l'origine), je me propose donc de répondre à la question posée, mais en la revisitant à partir de ma posture : que devient la géographie quand on s'en sert ? Autrement dit, que se passe-t-il dans cet acte de l'expertise et du conseil, qui semble en lui-même répondre à la question de l'utilité de la géographie, puisque celle-ci y rencontre un marché, une commande, une attente ? Somme toute, passons du « à quoi sert » au « comment on s'en sert ».

Deux opérations me semblent animer l'universitaire qui passe à l'expertise. La première consiste à faire émerger de l'irréductible complexité qui constitue le trésor de la connaissance, perpétuellement réinterrogée et réinterprétée, une réponse simple et audible pour ceux qui l'attendent et en ont passé commande. La seconde, qui en découle, consiste à abandonner la position de l'indépendance réflexive pour celle de l'engagement prescriptif, autrement dit à quitter la rive de l'observation pour celle de la conviction (moyennant quoi on parlera d'ailleurs plutôt de conseil que d'expertise). A priori, nous voilà dans deux belles oppositions : dans la première, soit on éclaire inlassablement la complexité en transformant la question posée en une nouvelle question (principe de base du « chercheur »), soit on la dépasse en prenant le risque de la simplification, entre simplisme et « simplicité » (Berthoz, 2009) ; dans la seconde, soit on reste prudemment en marge du jeu d'acteurs, comme pour mieux le considérer dans sa globalité, soit on plonge dans la mêlée, avec le plaisir de s'y faire des partisans et des opposants.

Mais les (toujours jeunes) éditeurs scientifiques de ce hors-série parlent de « la figure de l'expert dans l'entre-deux académique et professionnel ». Un entre-deux ? S'agirait-il d'un marais où s'exercerait la confusion des genres ? La géographie comme sorte de cuisine un peu secrète de savoirs à statut hybride (et qui a eu de fameux chefs) ? Ou bien s'agirait-il d'une position originale, susceptible, au passage, de produire sa propre réponse à la question de l'utilité de la géographie ? La géographie comme sorte de « couteau suisse » de la pensée en action ?

Mon point de vue empirique s'éloigne de ces deux interprétations et leur préfère une troisième, qui me permet à la fois de répondre strictement à la question générale de l'utilité, et de réinterpeller l'académie, comme annoncé.

En effet, il n'y a pas d'entre-deux académique et professionnel, il y a un continuum de postures et de comportements de la part des universitaires,

qui sont toujours, chacun à leur façon, un peu d'un côté et de l'autre. Question de langage, dira-t-on : s'ils sont un peu les deux, c'est qu'ils sont entre. Je voudrais au contraire souligner deux convictions.

La première est qu'il n'y a pas, d'un côté, une géographie et des géographes académiques, et de l'autre, une géographie et des géographes professionnels, mais une même épistémologie, une forte unité constitutive, et l'exercice, selon des modalités certes différentes, d'une même autorité scientifique acquise dans un seul et même effort compréhensif, théorique, empirique, etc. Le géographe qui prétend à l'objectivité surplombante et à la pureté idéologique est un imposteur, mais l'expert qui fait semblant de ne pas jouer de son *aura* universitaire dans l'exercice de la preuve technique en est un autre : les deux manipulent les mêmes armes, les deux sont confrontés aux mêmes exigences, certes d'intensité variable, de la traductibilité de leurs analyses et de la recevabilité du langage qui les expriment. Un même monde donc, dans le fond de ce qui le construit.

Mais alors – seconde conviction –, c'est bien parce qu'il s'agit d'une seule et même ressource de savoir, qu'il faut la présenter clairement aux mondes sociaux qui la sollicitent, et différemment selon leurs sollicitations. L'unité de sens doit se doubler d'une clarté des fonctions : lorsque le géographe répond à une demande d'expertise ou de conseil, c'est qu'il accepte d'en dépendre ; lorsqu'il entre en recherche, c'est qu'il renonce à toute prescription. D'un côté l'universitaire, de l'autre l'expert : il ne faut pas confondre les genres, flotter dans l'entre-deux, troubler les postures, d'autant moins qu'il s'agit de la même personne, et de son unique corpus de connaissances. La condition de l'indispensable continuum des compétences, c'est la dualité revendiquée des statuts. Au total, la géographie sert à... ceux qui s'en servent, et les deux modalités opposées sont en réalité la condition d'un exercice complet et épanoui de la discipline, exactement comme l'est celui de la médecine à la fois universitaire et clinique.

Or, c'est là que l'académie des géographes se raidit, plus particulièrement en France : elle s'obstine à ne pas reconnaître vraiment l'activité d'expertise et de conseil de ceux des géographes qui en ont fait leur fonction dominante, tout en gardant une réelle accroche universitaire. Elle cultive le principe d'une excellence scientifique tout entière vérifiée dans la recherche classique, selon une codification de plus en plus normative et restreinte, qui ignore résolument la totalité des travaux et les services rendus par ceux qui s'impliquent dans des décisions stratégiques et des débats publics, au motif de leur caractère partisan ou marchand. Elle veille à tenir à l'écart ceux qui n'ont pas, au cours de leur carrière, décroché les signes obligatoires de l'appartenance au corps académique, quelle que soit par ailleurs la valeur que

leur reconnaît la cité. Elle se prive en fin de compte de ceux qui se servent de la géographie et font quotidiennement la preuve de leur utilité. Et c'est pourquoi il lui revient au final cette bonne vieille question benoîte et récurrente : à quoi sert la géographie ?

## **Bibliographie**

BERTHOZ Alain, 2009, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob.

LACOSTE Yves, 1976, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero.